

Reprises : trois films de la Nouvelle Vague anglaise, penchés sur leur génération

Trois classiques britanniques du début des années 1960, sur l'explosion culturelle à venir, ressortent en salle.

LE MONDE | 04.10.2017 à 07h31 | Par Thomas Sotinel



Albert Finney dans le film britannique de Karel Reisz, « Samedi soir dimanche matin » (« Saturday Night and Sunday Morning »), réalisé en 1961. SOLARIS DISTRIBUTION

Angleterre, début de la décennie 1960 : les conservateurs, au [pouvoir](#) depuis 1951, arrivent au bout de leur capital [politique](#). Le pays sort enfin des restrictions de l'après-guerre, la censure sur *L'Amant de Lady Chatterley* est levée, au théâtre et dans les rayons des librairies, une génération d'écrivains (Alan Sillitoe, John Osborne...) s'empare de la réalité d'une société marquée par l'extrême pauvreté d'une bonne partie de la classe ouvrière, mais aussi par la relative prospérité de sa frange la plus jeune. Ce qui donnera, à plus ou moins brève échéance, la victoire électorale du Labour de Harold Wilson (1964) et la prise du sommet des hit-parades par les Beatles (1963).

Et au [cinéma](#) ? On trouvera une bonne part de la réponse à cette question dans la réédition, échelonnée sur quatre semaines, de trois films sortis entre 1961 et 1962, qui ont en commun la même société de production – Woodfall – fondée par leurs réalisateurs, Tony Richardson et Karel Reisz, et une même préoccupation, [mettre](#) en scène la place d'une génération dans une société schizophrène, déchirée entre les souvenirs de l'Empire et la modernité américaine.

Grisaille industrielle

Adapté d'une nouvelle d'Alan Sillitoe, *La Solitude du coureur de fond* a pour héros Colin, un jeune homme envoyé dans un *borstal* (« maison de correction ») pour [avoir](#) volé quelques dizaines de [livres](#). Le directeur de l'établissement voit en ce garçon qui a couru toute sa vie pour [échapper](#) aux policiers un champion potentiel et le force à s'entraîner en vue d'une compétition d'[athlétisme](#) qui opposera le *borstal* à une école privée.

L'opposition de classe prend chair dans l'affrontement entre les deux acteurs qui incarnent Colin et le directeur. Tom Courtenay, fils d'ouvrier, qui débute ici (en même temps que toute une génération de garçons aux accents à [couper](#) au couteau, des cockneys Terence Stamp et Michael Caine au

Mancunien Albert Finney ou au Gallois Richard Burton) impose sa présence [physique](#) face à Michael Redgrave, rejeton et patriarche d'une dynastie d'acteurs (sa fille Vanessa épousera bientôt Tony Richardson) au maintien aristocratique. Les flash-back qui reviennent sur le triste parcours de Colin sont filmés en décors naturels à Nottingham, dans une grisaille industrielle que vient [briser](#) une excursion sur les plages de la côte Est.

Colère juvénile

On retrouve la même colère juvénile dans *Samedi soir dimanche matin*. Cette fois, le jeune homme en colère s'appelle Arthur, il a le physique de faune celtique qui était alors celui d'Albert Finney, autre débutant magnifique. Ouvrier sur une chaîne, il fabrique de petites tiges métalliques dont on ignorera l'usage. A la délinquance, il préfère la luxure, dépensant sa paie (qui est confortable) en pintes au pub, avant de [forniquer](#) avec la femme d'un collègue. La force animale du personnage est opposée aux règles de la société de [consommation](#) naissante et – même si le rock est quasiment absent de ce film, comme des autres – les monologues d'Arthur ont inspiré des générations de musiciens britanniques, des Kinks à Franz Ferdinand, en passant par les Smiths et les Arctic Monkeys.

ISSUS DU
DOCUMENTAIRE,
REISZ ET
RICHARDSON
PARTIRONT POUR
HOLLYWOOD,
COMME LA
PLUPART DES
RÉALISATEURS
DE LEUR
GÉNÉRATION

On confessa une faiblesse pour le troisième de ces films, *Un goût de miel*, tourné par Tony Richardson entre Manchester et Liverpool, d'après une pièce de la dramaturge Shelagh Delaney. Le destin de Jo, adolescente britannique qui vit seule avec une mère alcoolique pourrait [faire](#) un mélodrame : c'est une comédie amère, emportée par Rita Tushingham, dont les débuts assurés évoquent aussi bien Jean-Pierre L  aud (pour la naïveté roublarde) que Sandrine Bonnaire (pour la résolution et l'énergie). Amoureuse d'un marin antillais qui l'a abandonnée, elle en porte l'enfant avec le soutien d'un garçon homosexuel qui aspire à la respectabilité. Photographié (comme *La Solitude...*) par Walter Lasally, *Un goût de miel* est une course allègre et désespérée dans des paysages industriels à la beauté violente.

Issus du documentaire, Reisz et Richardson partiront pour Hollywood, comme la plupart des réalisateurs de leur génération. Les acteurs de cet équivalent britannique de la Nouvelle Vague deviendront des étoiles de la scène (Courtenay) ou de l'[industrie](#) d'outre-Atlantique (Finney, Bates). Vivant dans l'illusion d'être l'enfant préféré de Hollywood, le cinéma anglais s'effondrera dix ans plus tard lorsque les capitaux américains fuiront le pays. C'est un autre groupe, issu de la télévision (Mike Leigh, Stephen Frears, Ken Loach) qui le reconstruira, sur les fondations laissées par ces jeunes gens.

La Solitude du coureur de fond, film britannique de Tony Richardson (1962). Avec Tom Courtenay, Michael Redgrave (1 h 40), sortie le 20 septembre. solaris-distrib.com/la-solitude-du-coureur-de-fond (<http://solaris-distrib.com/la-solitude-du-coureur-de-fond>)

Samedi soir dimanche matin, film britannique de Karel Reisz (1961). Avec Albert Finney, Shirley Anne Field (1 h 29), sortie le 4 octobre. solaris-distrib.com/samedi-soir-dimanche-matin (<http://solaris-distrib.com/samedi-soir-dimanche-matin>)

Un goût de miel, film britannique de Tony Richardson (1961). Avec Rita Tushingham, Robert Stephens (1 h 40), sortie le 18 octobre. solaris-distrib.com/un-gout-de-miel (<http://solaris-distrib.com/un-gout-de-miel>) et fr-fr.facebook.com/solarisdistrib (<https://fr-fr.facebook.com/solarisdistrib/>)
